

## La reconstruction des villes bretonnes : un débat esthétique

D'un débat esthétique, d'une conversation plutôt, on n'en sort pas. Par définition, ce débat ne se réduit jamais au *quod erat demonstrandum*, ce qu'il fallait démontrer, prouver, CQFD... Alors pensez-donc, un débat sur la Reconstruction des villes bretonnes, comment en sortir ? C'est souvent la fatigue, la lassitude qui permet d'en sortir, du débat esthétique. Qui ne se souvient de ces conversations enflammées au sortir d'un film qui nous aura passionnés tout en suscitant parmi nous le désaccord ou la divergence ? Et ce débat de tout simplement se clôt sur l'envie d'aller se coucher... Sans conclusion définitive, donc on ne cesse d'en parler !

Il en va ainsi pour les villes reconstruites, nous avons pu chacun le constater de Brest à Saint-Malo en passant par Lorient et Saint-Nazaire : non pas ce que l'on ne peut dire, il faut le taire, plutôt ce sur quoi l'on ne peut définitivement statuer, il ne faut cesser d'en parler, car le langage jamais n'épuisera le sujet. Personne n'épuisera jamais le contenu de ce débat esthétique sur les villes reconstruites, car il est une source de sens inépuisable, vivante et jaillissante.

Si les hommes, et les Bretons, n'étaient que des êtres d'entendement, ils sauraient seulement donner des règles limitées à leur expérience quotidienne, à leurs habitudes réglementées, et rester ainsi confinés à un domaine limité. Le débat sur les villes bretonnes reconstruites fort heureusement ne se réduit pas au débat « de raison ». Il ouvre au contraire les fenêtres. Le Breton est, par excellence, un animal transgresseur, et il cherche l'universel au-delà des limites de son identité. C'est une définition toute personnelle, mais sans cela à mon sens l'identité bretonne n'en a guère. De ces quatre débats<sup>1</sup>, il nous faut donc garder quelques idées dans la continuité d'une conversation infinie qui cherche à progresser toujours à travers l'échange d'arguments.

---

1. Outre celle du présent congrès, les conférences publiques de trois autres congrès de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne ont porté sur le thème de la Reconstruction : en 2008 à Saint-Nazaire (cf. SICARD, Daniel, « La reconstruction de Saint-Nazaire », VIOLEAU, Jean-Louis, « Saint-Nazaire après la reconstruction : la volte-face », *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. LXXXVII, p. 375-390), en 2010 à Saint-Malo (cf. PETOUT, Philippe, « La reconstruction de la cité historique de Saint-Malo ou le débat d'«une forme en puissance contre une forme imitée» », Le Couédic, Daniel, « Ascendance et postérité de l'urbanisme du nouveau Saint-Malo », Voldman, Danièle, « La reconstruction des villes françaises après 1945 », *ibid.*, t. LXXXIX, p. 169-204), et en 2011 à Brest (cf. WIEL, Marc, La reconstruction de Brest revue et corrigée de 1980 à 2000 », *ibid.*, t. xc, p. 233-243).

Comment s'est-on saisi, en Bretagne, de la « monstrueuse occasion de la guerre », pour reprendre la formule de l'architecte Marcel Lods ? Pour dépasser les intitulés souvent incantatoires et toujours doctrinaires, arrêtons-nous sur le cas lorientais dont la reconstruction « bigarrée » demeure très attachante, même si Eugène Claudius-Petit put s'agacer des « tergiversations » dont elle fut le théâtre – et peut-être bien pour cette raison-même... Les écoles y furent un magnifique lieu d'expérimentations. Lorient est un lieu d'indécision au sens fort et pertinent du terme où le vaguement néo-breton côtoie le franchement moderne.

Cette indécision permit au débat d'avoir lieu et d'emprunter ainsi le chemin d'une modernisation « raisonnable », sauvegardant les notions cardinales d'îlot, de rue et de parcellaire là où, à Saint-Nazaire par exemple, on cherchait à les éradiquer pour se retrouver aujourd'hui face à un legs que l'on ne sait plus très bien comment transformer. Il faut dire aussi que le concepteur de la Reconstruction y resta en poste en tant qu'architecte-conseil jusqu'en 1978 ! À Lorient, il y eut un homme qui sut raison garder, le polytechnicien Georges Tourry, là où Noël Le Maresquier la perdit dans les marais aux confins de la Brière et de l'estuaire de la Loire. Le second excipait pourtant de titres de gloire, le Prix de Rome pour ne pas le citer, dont l'autre ne disposait pas. Mais Daniel Le Couédic nous révéla, le soir du débat, comment le Lorientais sut, comme on dit, « compenser ». En créant avec Jean-Baptiste Hourlier un atelier qui, par certains côtés, rappelle celui que Claude Ferret put mettre en place à Royan avec ses élèves de l'école d'architecture de Bordeaux, Tourry sut déléguer en tenant malgré tout cette idée géniale : à chacun son îlot et que cent styles s'épanouissent sur un mode empirique et composite. Que l'on en perde parfois le fil, après tout qu'importe...

Lorsque les villes reconstruites se posèrent à la fin des années 1980 la question du « remodelage », celui-ci passa à Brest comme à Saint-Nazaire par la question des *liens* urbains à retisser, c'était inévitable entre Jean Jaurès et la rue de Siam ou entre la base sous-marine et la ville, ces deux serpents de mer, alors qu'à Lorient ce fut le « grand ensemble » beaucoup plus tardif du quai de Rohan qui en fut le théâtre, sur un mode pionnier qui permit à l'architecte Roland Castro de faire pour une fois ses preuves par le projet et sa réalisation – et non par les discours incantatoires dont il est coutumier. On ne saura jamais dire assez combien l'échec est parfois porteur d'avenir en architecture et en urbanisme : si Tourry avait mené à bien le projet qu'il caressa un moment de reconstruire Lorient entre le Ter et Larmor pour creuser l'écart entre le port et la ville, mon Dieu, c'est peut-être bien aussi d'urbain et non d'architecture dont il aurait été question quarante ans plus tard...

Une question se pose désormais à chacun de nous : comment conserver le « grain » de cette Reconstruction ? Les huisseries sont bien fragiles face aux ravages du PVC. C'est ce que Nathalie Defrade et Dominique Richard ont mis en valeur au fil de leurs interventions, quotidiennement confrontés à ce terrain en permanente mutation. Parce qu'une ville, ça vit... et ça provoque inévitablement le débat, esthétique, nous l'avons dit pour commencer.

Jean-Louis VIOLEAU  
sociologue, professeur des écoles d'architecture à l'ENSA Paris-Malaquais